

du tout gracieux et courtois aux estrangers, de quelque religion qu'ils soient, et tellement respectueux à l'endroit de ceux qui ont tant soit peu d'apparence, qu'en cas qu'ils ne les connoissent pas, ils les saluent et leur rendent force honneur en les rencontrant par les rues. Ils ont une grande bonté, non niaise, mais louable, qui ne les empesche pas d'estre fort accorts en leurs affaires et négociations, dangereux lorsqu'ils sont irritez, et des plus avisez au gouvernement de leur République; si bien que cette qualité, jointe à leur courage, a maintenu leur ville libre parmy mille attaques. Ils sont aussi diligens et laborieux, mais fort meffians, voire mesme entre eux, pour ce qu'ils se persuadent que c'est humainement un des moyens de leur subsistance de ne se fier les uns aux autres : tant ils ont de peur d'estre asservis ! Ils estoient anciennement fort grossiers, tant en langage qu'en mœurs ; mais ils sont à présent plus civilisez par la fréquentation des autres païs : veu que, dès qu'ils sont en l'âge de douze à quinze ans, ils voyagent par tout le monde et s'y façonnent, puis, à leur retour, dressent boutique ou sont employez aux charges publiques. »

Pour compléter le tableau, l'auteur raconte quelques traits de mœurs, celui-ci entre autres, qui me paraît charmant : Les fiançailles s'accomplissaient — comme d'ailleurs tous les actes de la vie — devant un ministre. Celui-ci offrait à boire aux fiancés dans deux verres différents : lorsqu'ils avaient bu, il mêlait le vin qui restait de l'un avec l'autre, puis donnait le verre du jeune homme à la jeune fille, et inversement. « Après quoy, l'époux donne quelque bague à sa fiancée. » Ce trait gracieux étonne dans une ville où régnaient encore toute la sévérité de Calvin.

Vers la même époque, un autre voyageur rapportait d'un séjour à Genève une impression enthousiaste : c'était John Milton, qui, en revenant d'Italie, où la facilité des mœurs et le catholicisme l'avaient exaspéré, s'arrêta quelque temps chez un de ses anciens condisciples d'Oxford, Diodati. Tout l'enchantait dans la petite République calviniste : il y trouvait la réalisation complète de son idéal de gouvernement théocratique, les lois, les coutumes, les mœurs qui contrastaient le plus vivement avec celles qu'il venait d'observer, quelque chose comme une réduction de la société puritaine qui allait aussi conquérir l'Angleterre.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que Genève demeurait obstinément la même : autour d'elle, le monde changeait, elle restait telle que Calvin l'avait faite ; elle conservait ses lois somptuaires qui limitaient jusqu'à la dépense des funérailles, ses pasteurs qui continuaient à se mêler de tout, son caractère austère, rigide et religieux. Le fameux article de d'Alembert dans l'*Encyclopédie* nous la montre toujours sous le même aspect, et d'Alembert nous parle d'elle avec un singulier